

8, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 6 23 82 57 29

Love&Collect

Autour de Maurice Henry Saul Steinberg (1914-1999)

06.07.2022

Saul Steinberg (1914-1999)

The Passport

1955

Encre sur papier

Signée, dédicacée, datée et localisée en
bas à droite

31 × 23,5 cm (fermé)

31 × 47 cm (ouvert)

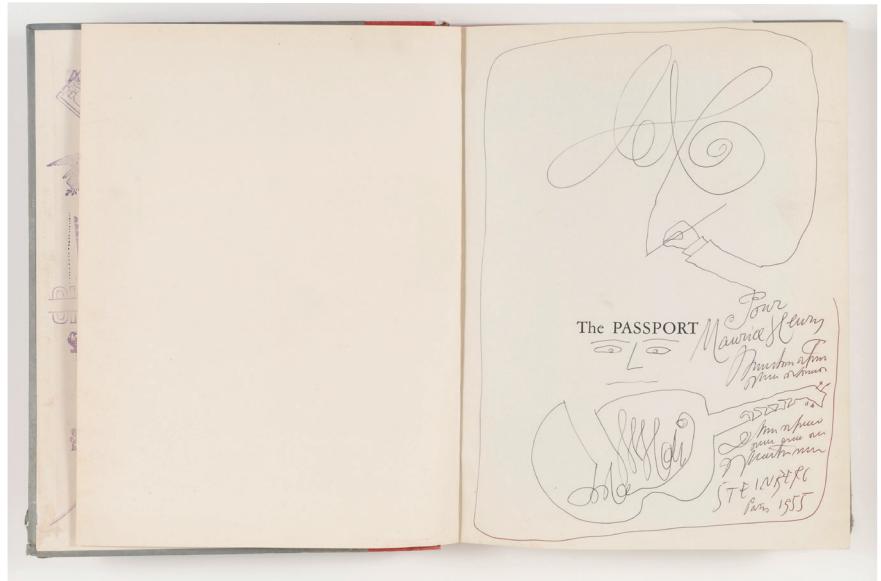
Oeuvre présentée dans un emboîtement en
bois et verre

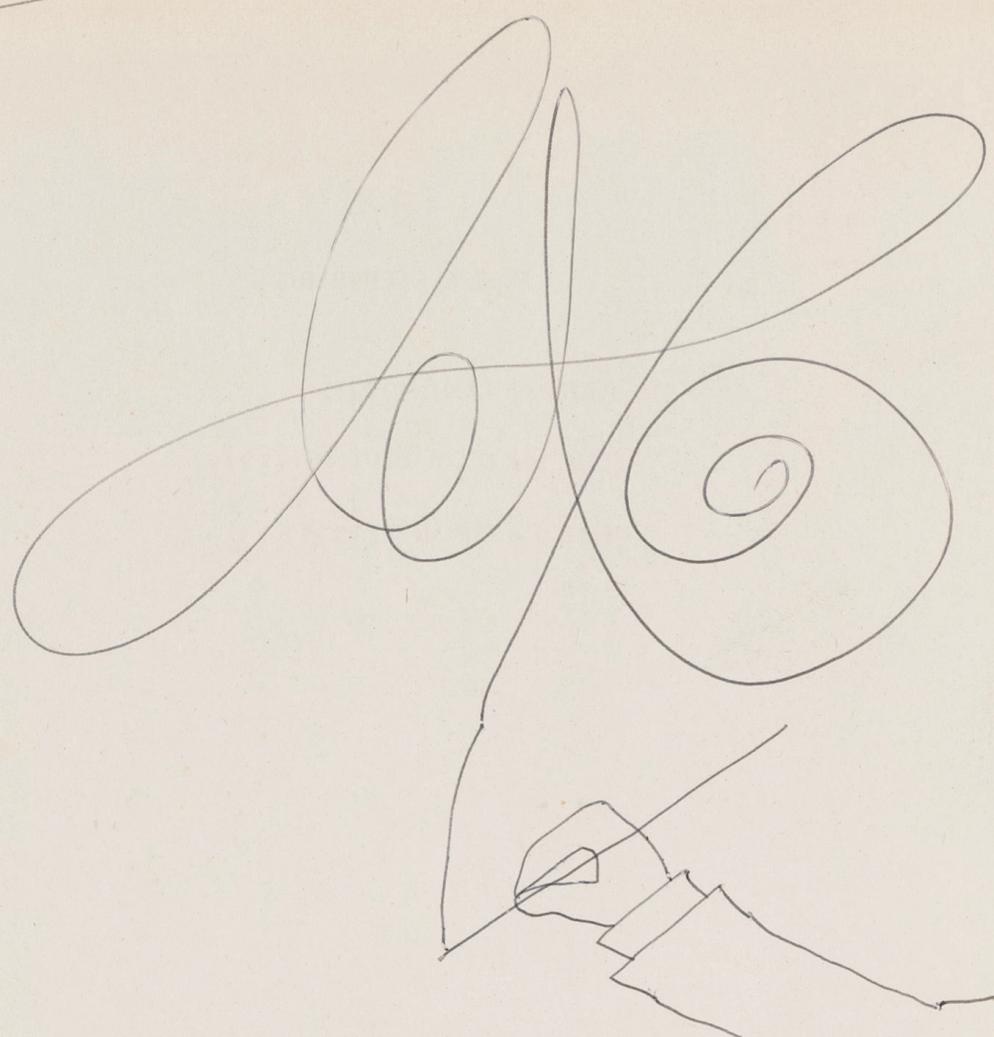
Prix conseillé

9 000 euros

Prix Love&Collect

6 000 euros





The PASSPORT

A simple line drawing of a face. It features two large, oval-shaped eyes with small circles inside representing pupils. A single vertical line descends from the top of the eyes, ending in a jagged, V-shaped mouth. Below the mouth is a horizontal, wavy line.

Tour
Maurice Henry
Dunham & Son
New Haven

Lamprospilus
luminosus
luminosus
STEINER
Paris 1955

Cette ample dédicace sur la page de garde de cet ouvrage mythique est d'une époustouflante qualité; l'inventivité et la maîtrise graphique de Steinberg s'imposent dans le traitement sophistiqué et dynamique de la composition.

8, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 1 43 29 72 43

Love&Collect

Autour de Maurice Henry Saul Steinberg (1914-1999)

06.07.2022

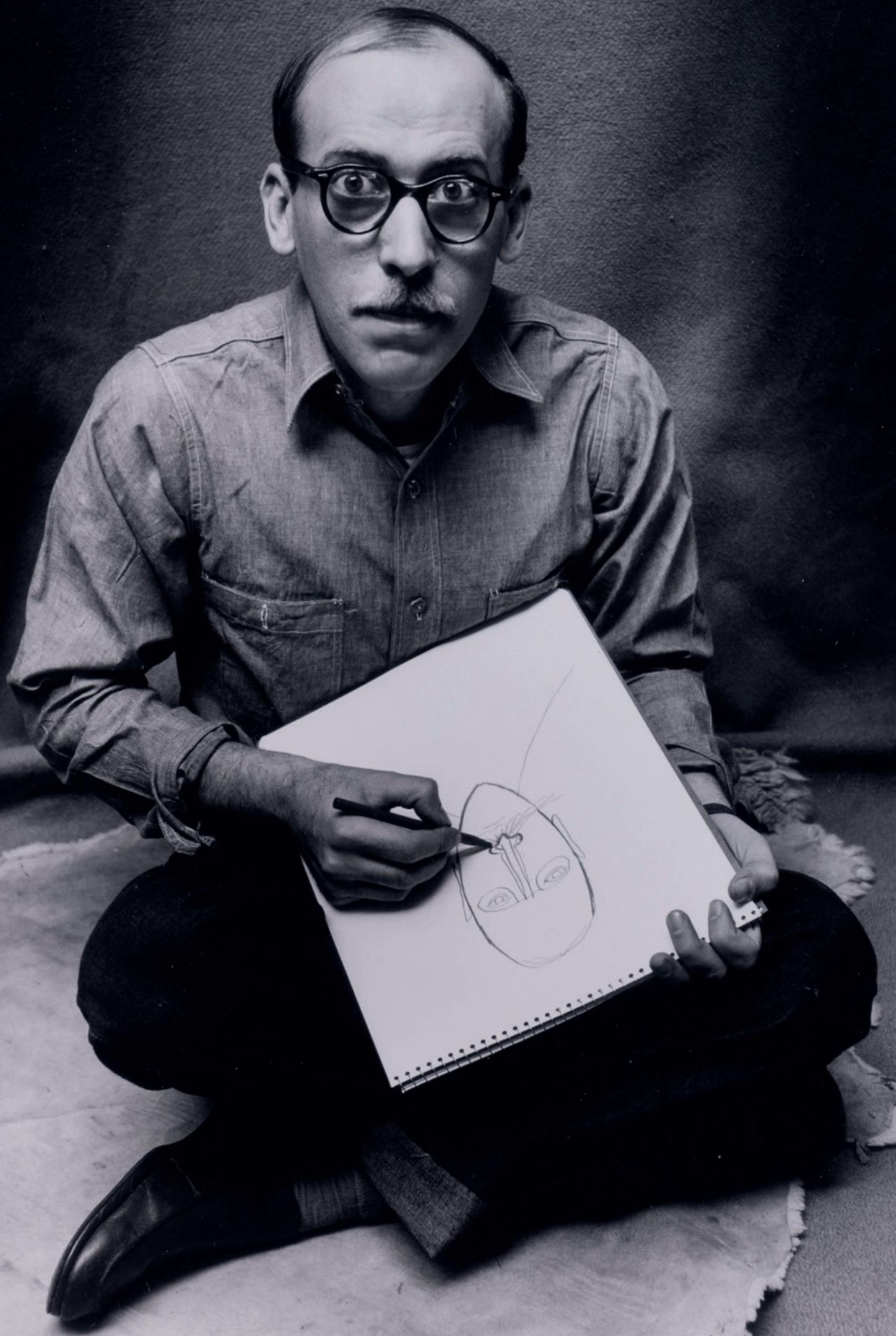
En 1955, année de réalisation de ce dessin, hommage d'un des plus grands dessinateurs d'humour du vingtième siècle à l'un de ses prédecesseurs, qui a ouvert la voie avec tant de liberté et d'audace, Maurice Henry est un artiste célèbre et célébré; dessinateur d'humour prolifique pour la presse grand public, il est également la référence des jeunes dessinateurs réunis autour de la revue *Bizarre*, fondée deux ans plus tôt.

Saul Steinberg, de son côté, jouit d'une notoriété enviable: ses dessins paraissent régulièrement depuis 1941 dans *The New Yorker*, et son premier recueil, paru en 1945, a assis sa réputation singulière de dessinateur d'humour et d'avant-garde, dont l'inventivité graphique laisse pantois et admiratifs tous ceux dont le métier est de manier un crayon.

Alors qu'il n'est de passage à Paris que pour quelques jours, en mars 1955, Steinberg tient à aller rendre hommage à Henry, et lui porte cet exemplaire de son quatrième recueil, tout juste paru en 1954, The Passport, dans lequel le dessinateur rassemble ses travaux où l'écriture illisible et tous les jeux graphiques avec les artefacts de la bureaucratie tatillonne – à laquelle il a eu affaire – comme des faux documents ou timbres officiels, de fausses calligraphies délirantes, qui créent un univers parallèle kafkaïen dans lequel l'homme est pris comme dans une nasse.

Ce sentiment d'absurdité et d'impuissance, Steinberg l'a vécu de l'intérieur tout au long de la fuite qui l'a finalement conduit aux États-Unis après que, contraint de quitter sa Roumanie natale, devenue radicalement antisémite, puis l'Italie fasciste pour les mêmes motifs, après avoir été arrêté pendant un mois, puis obligé de fuir au Portugal, il a finalement réussi à monter sur un bateau en direction de New York grâce à un faux tampon de sa fabrication qui, apposé sur son passeport lui a certes permis d'embarquer, mais pas de débarquer à Ellis Island; c'est donc en République dominicaine qu'il a dû patienter pendant un an, avant d'obtenir un vrai visa.

Cette ample dédicace sur la page de garde de cet ouvrage mythique est d'une époustouflante qualité; l'inventivité et la maîtrise graphique de Steinberg s'imposent dans le traitement sophistiqué et dynamique de la composition. En une seule page, Steinberg y rassemble l'essence de ce livre important: dans la partie haute, une main de dessinateur esquisse un visage tout de lettres, tandis que la partie basse, auquel le relie une ligne qui entoure toute la composition, figure un de ces guitaristes aux gestes rapides au rendu comique. La dédicace elle-même, tout en faux texte comme l'affectionne Steinberg, est une œuvre en soi. Seul l'essentiel demeure lisible: *Pour Maurice Henry STEINBERG Paris 1955, coup de chapeau*



**André François, Mose,
Maurice Henry et bien
d'autres ont apprécié
la virtuosité étonnante
du dessinateur dont
les œuvres, à mi-chemin
de l'écriture et du
graphisme, forcent
l'attention et rendent
superflue toute légende.**

Nelly Feuerhahn

8, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 1 43 29 72 43

Love&Collect

Saul Steinberg (1914-1999)

Nelly Feuerhahn

Figure célèbre et singulière de la culture graphique américaine, Steinberg a exercé une influence déterminante sur les créations de la seconde moitié du XXe siècle. Émigré aux États-Unis pour fuir l'antisémitisme européen lors de la Seconde Guerre mondiale, l'artiste a tendu aux Américains un miroir insolite d'eux-mêmes pendant près de soixante ans. Sa popularité est liée à celle du *New Yorker*, le magazine le plus emblématique du monde culturel outre-Atlantique auquel il a donné plus de 600 dessins et 85 couvertures. Son originalité graphique a révolutionné l'univers du dessin humoristique et particulièrement la tradition française du bon mot illustré. Son art du gag visuel, jouant de la ligne et du trait avec une fausse simplicité déconcertante, proche du dessin enfantin, explore les styles, les symboles du quotidien qui donnent corps aux individus. Les signes du langage, les comportements, les urbanismes ou les paysages sont autant d'occasions de calembours visuels, de jeux énigmatiques. À l'évidence, la conception de l'illustration de Steinberg s'est forgée dans le creuset européen de l'entre-deux-guerres. L'artiste réfute l'art des musées au profit d'une inspiration nourrie des avant-gardes futuriste et constructiviste mais également de la culture populaire orchestrée par les médias. Au fil des années, ses dessins n'auront cessé de déconcerter. À la surprise amusée succède une interrogation insistante sur les masques portés par les enfants de l'oncle Sam.

Saul Steinberg naît le 15 juin 1914 dans la petite ville de Ramnicul-Sarat située au sud-est de la Roumanie. Quelques mois après sa naissance, sa famille s'établit à Bucarest. Son père est imprimeur-relieur et fabricant de boîtes de carton. Ses oncles sont peintres d'enseignes, libraires-papetiers et horlogers. Ces multiples activités qui entourent l'enfance de Steinberg lui donnent un goût précoce des signes, non sans lien avec son étonnant maniement des caractères typographiques, images populaires, albums de photos de famille et objets kitsch qui caractériseront plus tard nombre de ses dessins. À Milan, à la même époque, triomphe le futurisme de Marinetti qui élaboré une nouvelle conception de l'usage des mots et de l'alphabet dans la fabrication des images.

En 1932, Steinberg étudie la philosophie et les lettres à l'université de Bucarest. Intéressé par la démarche constructiviste de Le Corbusier, il choisit de se diriger vers l'architecture en entrant à l'École polytechnique de Milan. De cette période date son amitié avec l'écrivain et architecte Aldo Buzzi, une relation entretenue par une correspondance que seule la mort interrompra. Dans l'Italie fasciste, la presse humoristique offre encore un lieu d'échappée imaginaire subversive et Steinberg publie ses premiers dessins d'humour dans l'hebdomadaire milanais *Bertoldo*, en octobre 1936.

Cependant, dès 1938, les lois antijuives assombrissent ses perspectives d'avenir. Grâce à Cesar Civita, son agent italien à New York et Buenos Aires, le public américain découvre Steinberg dans *Harper's Bazaar* et *Life* en 1939. Son diplôme d'architecture obtenu en 1940 mentionne sa judéité, ce qui lui interdit pratiquement tout exercice de la profession en Italie. Constraint à l'exil, il décide d'émigrer aux États-Unis.

Steinberg obtient un visa pour la république Dominicaine qu'il rejoint en juillet 1941. Après une dernière parution dans le *Bertoldo* et d'autres en Argentine dans *La Nación* et *Cascabel* paraît son premier dessin dans le *New Yorker* (25 octobre 1941). L'attaque de Pearl Harbour fait également l'objet de quelques dessins satiriques sur les forces de l'Axe, qui sont publiés dans l'hebdomadaire américain *PM*. Steinberg obtient un visa américain en 1942 grâce à son contrat avec le *New Yorker* et rejoint Miami, à ses yeux *capitale Art déco* du pays – une expérience dont il dira plus tard qu'elle fut son *Bauhaus*. De là, il gagne New York où il est admis au service militaire et employé à l'office d'information de guerre avant d'être affecté dans la marine. Citoyen américain en février 1943, il croise alors vers la Nouvelle-Zélande, l'Australie, Ceylan puis la Chine. Il passe ensuite à l'office de propagande en Afrique du Nord, où ses voyages alimentent de nombreux dessins diffusés par le *New Yorker* dès janvier 1944. Le goût des voyages ne le quittera plus.

Tandis qu'il voyage en Angleterre, en France, en Italie, en Allemagne, son premier album, *All in Line*, qui reprend ses dessins de presse, est édité en 1945 et rencontre un immense succès. En 1946, il devient correspondant du *New Yorker* au procès de Nuremberg. *The Art of Living* (1949) confirme l'originalité de son talent humoristique: le trait s'amuse à styliser les incongruités du quotidien d'une Amérique qu'il découvre à la faveur de fréquents voyages. Sa première exposition personnelle a lieu à Paris en 1953 à la galerie Maeght avec laquelle il collaborera régulièrement durant toute sa carrière. Dès lors, bien que marginal, il s'inscrit dans le monde de l'art.

Steinberg perçoit la réalité comme l'expression de l'art dans les choses. Une posture qui le relie au pop art sans cependant l'y résumer, car pour Steinberg l'imagination est à l'origine de la forme des faits. Son travail de et sur l'expression plastique implique également que les bons dessins doivent avoir une sorte d'équilibre particulier fait de tensions inattendues et de coïncidences prévues. Un équilibre inventé. Ainsi, dans l'album *Passport* (1954), la bureaucratie tatillonne à laquelle il a été confronté resurgit sous la forme esthétisée de faux documents, faux timbres officiels, fausses calligraphies... Édité par Gallimard, *Dessins* (1956) propose des extraits de ses précédents

ouvrages. Quant à l'album Labyrinthe (1960), il paraît en écho à une œuvre collective réalisée en 1954 avec des architectes italiens et son ami Alexander Calder pour la triennale de Milan. Toujours curieux d'autres horizons, Steinberg sillonne le monde, fuyant une dépression accentuée au fil des années par la mort de ses proches et, après la séparation d'avec sa femme en 1960, par la fragilité psychique de sa compagne Sigrid Spaeth qui se suicidera en 1996. *La vie d'un homme créatif est conduite, dirigée et contrôlée par l'ennui. Éviter l'ennui est l'un de nos principaux objectifs. C'est aussi l'un des plus difficiles, parce que l'amusement doit être toujours renouvelé et à son meilleur niveau. Nous sommes dans une sorte de spirale où le cercle le plus élevé est aussi le plus étroit...*

À l'évidence, les albums de Steinberg évoquent sa vision très personnelle de l'Amérique: The New World (1965) devait ainsi s'intituler Confessions. Avec Le Masque (1966), produit d'une collaboration avec la photographe Inge Morath entre 1959 et 1962, Steinberg montre la vérité factice dont chacun s'affuble pour afficher un bonheur conforme. The Inspector (1973), dont le titre de travail était Homework, accompagne une exposition à la galerie Maeght à Paris. Deux ouvrages en édition limitée Dal vero (1983) et Canal Street (1990) précèdent son dernier album d'importance, La Découverte de l'Amérique (1992). Steinberg y interroge une fois encore la *vision de la réalité américaine née de l'imaginaire de Manhattan* évoquant son célèbre motif en couverture du *New Yorker* (29 mars 1976) où le regard embrassait tout le pays depuis la Neuvième Avenue jusqu'à la Russie et la Chine. Progressivement, et le fait est assez exceptionnel, Steinberg est passé du statut d'illustrateur et d'humoriste à celui d'artiste tout en poursuivant sa collaboration avec *The New Yorker*. Conservant ses originaux, il vend les droits de reproduction de ses œuvres pour se garder de toute dépendance du monde commercial de l'art. Sa notoriété s'accompagne de distinctions honorifiques: chevalier des arts et lettres en France en 1966, éminence en art graphique décernée par The National Institut of Arts and Letters aux États-Unis en 1974 et docteur honoris causa de l'université Harvard en 1976. Une grande rétrospective lui est consacrée en 1978 au Whitney Museum of American Art, accompagnée d'un catalogue et d'une étude de son ami l'historien d'art Harold Rosenberg. Très tôt, l'originalité graphique de Steinberg a suscité un vif engouement du public, mais aussi l'admiration, en France, des dessinateurs d'humour après la Seconde Guerre mondiale. André François, Mose, Maurice Henry et bien d'autres ont apprécié la virtuosité étonnante du dessinateur dont les œuvres, à mi-chemin de l'écriture et du graphisme, forcent l'attention et rendent superflue toute légende. Ce type de gag fondé sur les jeux avec la matérialité plastique des formes expressives, l'exploitation des signifiants et des synesthésies du langage et de l'écriture ont

en outre intrigué essayistes et historiens d'art tel Ernst H. Gombrich dès les années 1960. En France, l'œuvre de Steinberg a donné lieu à divers essais: après Michel Butor (Préface de Le Masque, 1966) et Hubert Damisch (*Tables d'évidences, in Derrière le miroir*, no 205, 1973), Roland Barthes (All Except You, 1983) s'est exercé à repérer les concepts les plus significatifs de l'œuvre: cachets, labyrinthes, antithèses, empreintes digitales, rébus, anamorphoses... Une approche structuraliste pour qualifier un art conceptuel.

Steinberg est mort le 12 mai 1999 à New York. Une fondation a été créée par décision testamentaire qui a pour objectif de faciliter l'étude de l'œuvre et sa contribution à l'art du XXe siècle. Le dépôt des archives de l'artiste à la bibliothèque de l'université Yale a favorisé la publication de Steinberg at The New Yorker par Joel Smith en 2005, ainsi qu'une importante rétrospective inaugurée en décembre 2006 à The Morgan Library and Museum de New York, et qui a fait escale à Paris à la Fondation Henri Cartier-Bresson en 2008.

Pour rendre hommage cette semaine au génie protéiforme de Maurice Henry, nous avons choisi de réunir autour de lui quelques-unes des figures marquantes qui l'ont accompagné dans cet étonnant parcours artistique, d'une rare richesse.

8, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 1 43 29 72 43

Love&Collect

Autour de Maurice Henry Cent-treizième semaine

Cent-treizième semaine

Chaque jour à 10 heures,
du lundi au vendredi,
une œuvre à collectionner
à prix d'ami, disponible
uniquement pendant
24 heures.

Nous consacrons actuellement au 15 rue des Beaux-Arts une exposition-événement aux dessins de Maurice Henry, sous le titre Panique dans le Cérémonial, derniers mots du long poème par lequel Jacques Prévert a préfacé sa deuxième exposition personnelle, en 1946 à la Galerie des Deux Îles à Paris. Dès les années 1930 cependant, Maurice Henry avait participé à d'importantes manifestations, notamment organisées par les deux cercles auquel il a activement collaboré: Le Grand Jeu de René Daumal et Roger Gilbert-Lecomte, et le Surréalisme d'André Breton, auquel il demeurera attaché toute sa vie.

C'était déjà rue des Beaux-Arts que s'était tenue en 1941 sa toute première exposition personnelle, à la librairie La Peau de chagrin, où son premier acheteur ne fut autre que Pablo Picasso. Rue des Beaux-Arts, toujours, que la grande galeriste Iris Clert lui consacre une nouvelle présentation monographique, en 1961, l'année même où elle révèle au public parisien la peinture spatiale de Lucio Fontana.

Nous aimons ces échos à travers le temps, qui traversent l'histoire et nous rappellent d'où nous venons. D'autres résonnances nous poussent, souvent, à privilégier des artistes aux talents protéiformes. Ainsi, en ce début des années 1940 où Maurice Henry est fêté par le gotha du surréalisme élargi, adoubé par les mots de poètes aussi opposés que Cocteau et Prévert, l'ancien du Grand Jeu est également devenu gagman pour le cinéma (où il coopère avec Paul Grimault, Marcel L'Herbier ou Henri Decoin) et dessinateur d'humour pour la presse, domaine dans lequel il rencontrera la reconnaissance la plus élevée, cumulant suffrages populaires (il publie dans Combat ou L'Os à moelle, puis Le Figaro ou Paris Match) et pointus (il est la figure tutélaire des dessinateurs de la revue *Bizarre*, qui concilie Surréalisme et 'Pataphysique et révèle Siné, Topor ou Folon). Plus tard, à la fin des années 1960, Henry s'établira à Milan, où, encouragé par le peintre Valerio Adami et le grand intellectuel, éditeur et marchand Arturo Schwarz, il fera une belle carrière de peintre – enfin –, exposé notamment par Giorgio Marconi.

Pour rendre hommage cette semaine au génie protéiforme de Maurice Henry, nous avons choisi de réunir autour de lui quelques-unes des figures marquantes qui l'ont accompagné dans cet étonnant parcours artistique, d'une rare richesse: ses préfaciers Cocteau et Prévert, mais aussi Ionesco, auteur d'un des textes les plus importants consacrés à son œuvre, son ami et collectionneur Picasso, et le génie du graphisme Saul Steinberg qui, s'il a fasciné plusieurs générations de dessinateurs à commencer par la sienne, s'est précipité en 1955, alors qu'il passait brièvement par Paris, pour aller saluer Maurice Henry, l'un de ses plus considérables devanciers.

Robert Robert
et SpMillot ont dessiné
cette *Fiche*
pour Love&Collect
Écrans imprimables
Format 21 × 29,7 cm
25.04.2022